Contacts
e-mail
editionsalso@riseup.net
editionsalso@autistici.org
Mastodon
@EditionsALSO@eldritch.cafe
@EditionsALSO@anticapitalist.party
Twitter
@EditionsALSO
(si autant de contacts sont donnés c'est pour pouvoir rester joignables même si certains de nos comptes sont bloqués)

©2018-2020, v 1.0.1

Juifs et homosexuels

Andrea Dworkin

Quatrième chapitre de *Les femmes de droite*, d'Andrea Dworkin (première édition états-unienne 1983, édition française 2012).

Éditions ALSO
Anarchie, Lutte contre les Systèmes d'Oppression

Juifs et homosexuels

Un *clergyman* de l'Oklahoma, vêtu d'un complet brun de polyester luisant, les cheveux laqués plus luisants que son complet, un sourire encore plus luisant fendu d'une oreille à l'autre, fait du piquetage, distribue des tracts et prêche devant le Colisée Sam Houston, à Houston, au Texas. Il déborde d'amour pour le Seigneur, d'amour pour son prochain, d'amour pour le Christ : c'est le péché qu'il abhorre, surtout lorsqu'il est incarné par d'immondes lesbiennes, rassemblées à Houston pour détruire l'œuvre de Dieu. Il prêche sans relâche aux féministes qui convergent vers le Colisée que rien n'est plus méprisable que l'homosexualité, surtout chez les femmes ! Contempler cette abomination chez des femmes à qui Dieu a commandé d'obéir à leur mari comme au Christ est si répugnant pour ce ministre du culte qu'il prédit que Dieu va peut-être abattre les murs du Colisée à l'instant même. Seule, je m'approche pour lui parler, tandis que les autres femmes l'ignorent complètement. Je lui demande ce qu'il pense des femmes enthousiastes et pleines de vitalité qui entrent dans l'édifice. Lui semblent-elles toutes perverses et méprisables ? Peut-il déterminer lesquelles sont des lesbiennes ? Quel genre de tort causent donc les lesbiennes aux autres personnes ? Si elles ne font de tort à personne (ne tuent pas ou ne violent pas, par exemple), pourquoi lui, un ministre du culte, se sent-il appelé à les dénoncer ? Ne vaut-il pas mieux laisser Dieu juger de ce péché particulier, si singulièrement dénué de malice ? Pourquoi les lesbiennes provoquent-elles non seulement le jugement de Dieu, mais l'ire du ministre ? En réponse, il me cite les passages suivants de l'Épître aux Romains :

> Se vantant d'être sages, ils sont devenus insensés * ;

*. La traduction citée est la King James (française). Cependant, les phrases indiquées par une note en bas de page sont légèrement différentes dans la Bible de Jérusalem/Revised Standard Version et leur sens est peut-être plus clair, comme l'indiquent les notes suivantes.

Notes

[1]Maimonide, « Livre de la Sainteté », 5e livre du Code de la Loi, dans Fred Rosner (dir.), *Sex Ethics of Mainionides*, New York, Bloch, 1974, p. 101.

[2]Utah Delegation, « Utah Delegation Challenges the IWY, Resents Smear Tactics », communiqué de presse, non daté, émis au congrès tenu du 18 au 21 novembre 1977, polycopié.

[3]Extrait de la loi publique instituant le congrès, cité par la National Commission on the Observance of International Women's Year, communiqué de presse n°103, septembre 1977, polycopié.

[4]*Ibid.*, p. 3.

[5]*Ibid.*, p. 2.

[6]Jean-Paul Sartre, *Réflexions sur la question juive*, Paris, Gallimard, coll. Idées, 1954, p. 10.

[7]*Ibid.*, p. 14.

[8]Adolf Hitler, *Mein Kampf*, trad. J. Gaudefroy-Desmonbynes et A. Calmettes, Paris, Nouvelles Éditions latines, p. 325.

[9]Frederick Douglass, dans Philip S. Foner (dir.), *The Life and Writings of Frederick Douglass*, vol. 4, New York, International Publishers, 1975, p. 194.

[10]*Ibid.*, p. 195.

[11]*Ibid.*, p. 492.

[12]*Ibid.*, p. 493.

[13]Maïrnonide, p. 97-98.

[14]Charlotte Perkins Gilman, manuscrit non daté, Schlesinger Library, citée par Linda Gordon, Woman's Body, *Woman's Right*, New York, Grossman, 1976, p. 45.

[15]Phyllis Schlafly, *The Power of the Positive Woman*, New Rochelle, Arlington House, 1977, p. 47.

en nous la terreur de l'extinction : le froid glacial de se sentir inutile, superflue, jetable. Mais les passions sont particulièrement illogiques : on peut jusqu'à un certain point les décrire et leur trouver une logique interne – puis survient le saut épique dans la haine, fascinante, délirante, obsessionnelle. L'homophobie, comme l'antisémitisme, n'est pas une pensée ; c'est une passion. Pour les femmes, la haine des homosexuels – méprisés parce qu'associés aux femmes – est plus que contre-productive ; elle est incroyablement suicidaire, parce qu'elle encourage la haine persistante de toute chose ou personne associée aux femmes. Néanmoins, l'idée que porter des enfants est le seul avantage dont disposent les femmes pour survivre entre les mains des hommes est juste ; c'est une perception judicieuse, fondée sur une lecture exacte de ce à quoi servent les femmes et de la façon dont les hommes se servent d'elles dans ce régime sexuel. Sans la reproduction, les femmes en tant que classe n'ont rien. Dans la douleur ou non, porter des bébés est ce que les femmes peuvent faire dont les hommes ont besoin – vraiment besoin, aucune branlette ne peut servir ici de substitut ; et l'homosexualité fait craindre aux femmes, irrationnellement et passionnément, l'extinction : elles craignent de devenir superflues en tant que classe, en tant que femmes, pour des hommes qui détruisent tout ce dont ils n'ont pas besoin et dont les élans envers les femmes sont de toute façon déjà meurtriers.

Et ils ont changé la gloire du Dieu incorruptible en la ressemblance de l'image de l'homme corruptible, et d'oiseaux, et de quadrupèdes, et de reptiles.

C'est pourquoi aussi, Dieu les a abandonnés à l'impureté à travers les convoitises de leurs cœurs, si bien qu'ils déshonorent leurs propres corps entre eux.

Eux qui ont changé la vérité de Dieu en un mensonge, et ont adoré et servi la créature, plus que le Créateur, qui est béni pour toujours. Amen.

C'est pourquoi Dieu les a abandonnés à des affections honteuses ; car même leurs femmes ont changé l'usage naturel en ce qui est contre nature[*].

De même aussi les hommes, laissant l'usage naturel de la femme, se sont embrasés dans leur convoitise l'un envers l'autre, commettant homme avec homme ce qui est infâme, et recevant en eux-mêmes la récompense qui était due à leur égarement. (N.D.T. : C'est Dworkin qui souligne.)

Et comme ils ne se sont même pas souciés de connaître Dieu, Dieu les a abandonnés à une intelligence dépravée, pour commettre des choses qu'il n'est pas permis de faire [†].

Étant remplis de toute impiété, de fornication, d'iniquité, de convoitise, de malice pleins d'envie, de meurtres, de querelles [‡], de tromperies, et de malignité : rapporteurs,

Médisants, haïssant Dieu, sans pitié, orgueilleux, vantards, inventeurs de choses mauvaises, désobéissants à leurs parents ;

*. Leurs femmes ont échangé les rapports naturels pour des rapports contre nature.
†. Dieu les a livrés à leur esprit sans jugement, pour faire ce qui ne convient pas.
‡. Dispute.

> Sans intelligence, violeurs de l'alliance, sans affection naturelle, impitoyables, sans compassion ;
>
> *Qui, connaissant la sentence de Dieu, que ceux qui commettent de telles choses sont dignes de mort, non seulement les pratiquent, mais encore prennent plaisir en ceux qui les commettent*[§]. (N.D.T. : C'est Dworkin qui souligne.)
>
> (Romains 1 :22-32)

Il n'existe rien de tel dans l'Ancien Testament. Selon Maïmonide :

> Il est interdit aux femmes d'avoir ensemble des pratiques lesbiennes, qui sont *ce qui se fait dans le pays d'Égypte* (Lev. 18 :3), contre lesquelles nous avons été prévenus [...] Bien qu'un tel acte soit interdit, les contrevenantes ne sont pas susceptibles d'encourir la peine du fouet, puisqu'il n'existe pas de commandement négatif l'interdisant nommément, et qu'aucun coït n'est impliqué. Conséquemment, ces femmes ne sont pas interdites d'accès à la prêtrise pour cause de prostitution, ni interdites à leur mari pour cette raison, puisque cela ne constitue pas de la prostitution. Il revient toutefois au tribunal d'administrer la peine du fouet prescrite pour la désobéissance, puisqu'elles ont commis un acte interdit. Un homme devrait se montrer particulièrement strict avec sa femme en cette matière, et il devrait empêcher les femmes connues pour ces pratiques de lui rendre visite et empêcher sa femme de les visiter[1].

Je demande alors au ministre comment les chrétiens, qui valorisent l'obéissance à la parole littérale de Dieu, justifient une réinterprétation aussi radicale de l'Ancien Testament. Le Nouveau Testament, répond-il, est dissimulé dans l'Ancien : rien de ce que l'on y trouve n'est réellement nouveau, au sens d'original ; le Nouveau Testament

§. Connaissant bien pourtant le verdict de Dieu qui déclare dignes de mort les auteurs de pareilles actions, non seulement ils les font, mais ils approuvent encore ceux qui les commettent.

tant elle se fait euphorique au sujet de l'enfantement : « Aucune de ces marques de succès professionnel [visiter des « destinations lointaines et exotiques », exercer l'autorité, gagner ou obtenir une fortune] ne peut se comparer au frisson, à la satisfaction et au plaisir d'avoir des bébés, d'en prendre soin et de les regarder évoluer et grandir grâce aux bons soins d'une mère aimante. La multiplication des bébés multiplie la joie d'une femme[15]. » Le frisson et la joie sans cesse multipliée ne faisaient pourtant pas partie du plan divin ; en fait, il est peu probable que Schlafly ait réussi à contrer la volonté de Dieu. La tristesse d'avoir des enfants pour une femme tient surtout au fait de comprendre que son humanité se réduit à cela et que sa survie en dépend. C'est cela être une femme, ou ce peut être indiciblement pire. L'homosexualité évoque pour les femmes la dévastation d'être privée même de cela. Une femme a voué son existence à mettre des enfants au monde dans le but d'avoir une vie de dignité et de valeur ; elle a trouvé la seule façon de se rendre absolument nécessaire ; et voilà que ce n'est plus une valeur absolue. Elle doit être absolue, puisqu'il y a des femmes qui misent leur vie sur elle en tant qu'absolu ; c'est certainement ce sur quoi les femmes ont toujours dû compter. Tout ce que les femmes peuvent attendre de l'homosexualité – et elles ont beaucoup à en attendre : moins de pénétration forcée, par exemple – est oblitéré par la peur de perdre le peu de valeur qu'elles ont, une peur qu'évoque l'homosexualité chez des femmes dont le droit à la vie tient à porter des enfants. Sous tous les propos lénifiants au sujet des femmes totales se cache une féroce anxiété : si les hommes n'avaient besoin ni de bébés, ni de femmes pour les avoir, ces merveilleuses épouses grelotteraient sur le trottoir comme les autres pétasses. Sa matrice est sa richesse ; son utilité pour porter des enfants est le lien le plus fort qui lui attache l'homme ; c'est dans son intérêt qu'elle tient en otage les enfants de l'homme [*sic*], réels et virtuels. Il n'est pas logique d'haïr les personnes homosexuelles parce qu'elles suscitent

l'annihilation ; les femmes en sont les cibles préférées. Seul le fait d'avoir des enfants modère l'utilisation sexuelle que les hommes font des femmes les user jusqu'à la corde et les jeter, les baiser à mort, les tuer à petit feu. Si l'on n'a pas besoin de femmes pour gouverner le pays ou écrire les livres ou faire de la musique ou cultiver la terre ou bâtir des ponts ou extraire le charbon ou réparer la plomberie ou guérir les malades ou jouer au basketball, pour quoi a-t-on besoin d'elles ? Si l'absence des femmes de tous ces domaines, de tous les domaines, n'est pas perçue comme une perte, un vide, un appauvrissement, à quoi servent les femmes ? Les femmes de droite ont affronté la réponse. Les femmes servent à la baise et à faire des enfants. La baise mène à la mort, à moins d'avoir aussi des enfants. L'homosexualité – sa visibilité grandissante, les tentatives de la légitimer ou de la protéger, l'impression qu'il y a là une option attrayante et dynamique, qui gagne non seulement des appuis mais des adeptes – a pour effet de rendre les femmes jetables : la seule chose que peut faire une femme pour être valorisée perdra sa valeur, elle ne pourra plus servir d'assise à la valeur des femmes. C'est aussi vrai pour l'homosexualité masculine que pour le lesbianisme en ce que l'un et l'autre nient la valeur reproductive des femmes aux yeux des hommes ; mais l'homosexualité masculine est d'autant plus terrifiante qu'elle laisse entrevoir un monde sans femmes – un monde où elles sont vouées à l'extinction. « [T]u enfanteras des enfants dans la douleur » est la malédiction lancée par Dieu à la femme d'Adam (Genèse 3 :16) – elle est désignée comme « la femme » jusqu'à ce qu'elle et Adam soient expulsés du jardin d'Éden et qu'Adam la nomme Ève, « parce qu'elle était la mère de tous les vivants ». (Genèse 3 :20) Une fois chassés d'Éden, l'homme a connu le sexe menant à la mort ; et la femme a connu l'enfantement dans la douleur et la souffrance, dont dépendait et dépend encore son bien-être, aussi limité soit-il.

Phyllis Schlafly semble avoir entièrement évité cette souffrance

éclaire ce que Dieu veut dire ; les juifs sont devenus aveugles à l'esprit de la loi – c'est l'entrée en scène de l'Esprit-Saint et de la Révélation. Je suggère que l'on peut considérer comme une nouveauté les accents hostiles aux juifs d'une partie du Nouveau Testament, et que cela a peut-être un lien avec ce que je ne suis pas la seule à considérer comme une nouvelle attitude à l'égard des lesbiennes : juifs et homosexuels des deux sexes se retrouvent pour la première fois politiquement unis dans la damnation. Dans l'Épître aux Romains, les juifs sont abandonnés par Dieu le Père ; l'alliance sacrée de la masculinité, scellée par la circoncision, a perdu son sens :

> Car n'est pas juif celui qui l'est extérieurement, et *n'est* pas non plus la circoncision qui est extérieure en la chair ; mais *est* juif celui qui l'est au-dedans, et la circoncision est *celle* du cœur, en l'esprit, *et* non dans la lettre ; dont la louange ne vient pas des hommes, mais de Dieu.
>
> (Romains 2 :28-29)

Le Gentil a droit à la masculinité de Dieu (un nouveau Dieu, le Fils) sans marque apparente. La coupure faite au pénis ne signifie plus la masculinité : elle commence à ressembler à la castration. Toutes les créatures féminisées – les juifs, les femmes dénaturées (lesbiennes), les hommes dénaturés (homosexuels) – sont regroupées dans l'Épître aux Romains et promises à « l'indignation et la colère » de Dieu (Romains 2 :8). Les juifs respectueux de la loi ont été remplacés par les chrétiens qui connaissent la loi parce que, plutôt que de l'apprendre, ils l'incarnent. C'est la première liste de pécheurs à abattre de la chrétienté : les lesbiennes, les homosexuels et les juifs.

La mention des juifs anime le ministre. Il est lui-même marié à une fille juive. Il appuie l'État d'Israël, me cite le Livre d'Amos, chapitre 9. Il dit tenir personnellement les juifs en haute estime. Mais les juifs, lui dis-je, ne haïssaient pas les lesbiennes, n'interdisaient pas les actes lesbiens ni ne damnaient, ne pourchassaient ni n'os-

tracisaient les lesbiennes, ni dans la loi ni en pratique. Le Christ, me répond-il longuement et avec une amertume évidente, est mort parce que les juifs ont laissé passer bien des choses. Il trouve que les juifs avaient des idées bizarres jusqu'à l'arrivée de saint Paul.

Je lui demande d'où lui vient sa répugnance personnelle envers les lesbiennes. Suis-je aveugle au fait que c'est un vil péché, me demande-t-il, me ramenant au Nouveau Testament, qui condamne non seulement les lesbiennes et tous les homosexuels mais aussi ceux qui acceptent chez les autres ce plus détestable des péchés ? Et est-ce que je ne comprends pas que les lesbiennes et les homosexuels sont par nature remplis d'iniquité, de convoitise, de malice, d'envie, de meurtres, de querelles, de tromperie, de malignité ; rapporteurs, médisants, haïssant Dieu, inventeurs de choses mauvaises, sans affection naturelle ou compassion ? L'Épître aux Romains, de toute évidence, n'est pas tendre envers les homosexuels de l'un ou l'autre sexe. Tout chrétien qui fait connaissance avec l'homosexualité dans les pages du Nouveau Testament est susceptible de craindre les homosexuels, de les haïr et de mépriser la tolérance libérale à l'égard de ce vice honni de Dieu. Le Nouveau Testament voue à la damnation ceux et celles qui le tolèrent et dit en effet que les homosexuels « sont dignes de mort ».

Durant ma conversation avec le ministre, un groupe de femmes s'est assemblé autour de nous. Il fait beau, le congrès est passionnant, et les femmes planent dans une atmosphère empreinte de bonne volonté et de rêves féministes de sororité et de solidarité. Elles sont chaleureuses, gaies, enthousiastes et affichent de splendides sourires pleins d'espoir. Le ministre est également chaleureux : il est engageant, sincère, expansif, ancré dans ses préjugés mais sans hargne. Il ne veut de mal à personne. Il hait tout simplement le péché et trouve particulièrement dégoûtant le péché lesbien ; mais c'est une conviction pure, détachée de qui que ce soit en particulier – lui-même n'a jamais vu de lesbienne. Beaucoup des

vivent en privé de sombres prises de conscience. Une de celles-ci est particulièrement inquiétante : sans les enfants, je ne vaux pas grand-chose. Elle est en fait plus dramatique, beaucoup plus terrifiante : sans les enfants, je n'existe pas. Le judaïsme de droite et le christianisme de droite garantissent tous deux que les femmes conserveront une place, en dehors de l'histoire mais au sein du foyer : en portant des enfants. Sans cela, les femmes savent qu'elles n'ont rien. L'homosexualité pour les femmes signifie ne rien avoir ; elle signifie l'extinction. Eh bien ! Qui va avoir les bébés alors ? demandent les hommes lorsqu'il est question de chirurgiennes et de politiciennes – comme si cette question était logique, ou comme si en finir avec la guerre ne faisait pas logiquement partie du projet d'avoir « suffisamment » de monde. « Tous ces discours pour et contre et au sujet des bébés sont le fait des hommes, a écrit Charlotte Perkins Gilman. On pourrait penser que ce sont les hommes qui portent les bébés, nourrissent les bébés, élèvent les bébés. [...] Les femmes portent et élèvent les enfants. Les hommes les tuent. Puis ils disent : « "Nous manquons d'enfants – faites-en d'autres.[14] » L'extinction que craignent les femmes n'est pas cette extinction qu'évoquent les hommes : qui fera les bébés pour que nous puissions mener nos guerres ? C'est plutôt l'extinction des femmes : de la fonction des femmes et, avec elle, de leur valeur. Les hommes ont une raison de garder les femmes en vie : pour porter des bébés. La sexualité de domination conduit à la mort : c'est le meurtre du corps et de la volonté – conquête, possession, annihilation ; sexe, violence, mort – voilà le sexe à l'état pur. Et c'est la lente annihilation de la volonté d'une femme qui est Eros, et la lente annihilation de son corps qui est Éros ; la violation de la femme constitue le sexe, qu'elle se termine par sa disparition esthétique dans l'oubli ou dans son corps massacré photographié dans le journal ou son enveloppe vivante utilisée et jetée comme une ordure sexuelle. L'annihilation est *sexy* et le sexe tend vers

Chez la femme tout est une énigme : mais il y a un mot à cette énigme : ce mot est grossesse.

Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*

Si l'on s'en tient au cadre de la domination masculine, les femmes ont de bonnes raisons d'adhérer au judaïsme conservateur ou de droite ou orthodoxe ou d'adhérer au christianisme conservateur ou de droite ou fondamentaliste ou orthodoxe ; et, dans le cadre de la domination masculine, les femmes ont de bonnes raisons d'haïr l'homosexualité, tant masculine que féminine.

Les femmes sont interchangeables en tant qu'objets sexuels ; elles sont un brin moins jetables en tant que mères. Les femmes n'ont de dignité et de valeur qu'au titre de mères : c'est une dignité relative et une valeur bien faible, mais c'est tout ce que l'on offre aux femmes en tant que femmes. Avoir des enfants est la meilleure chose que peut faire une femme pour obtenir du respect et être assurée d'une place. Il est pour ainsi dire hors de propos de noter qu'avoir des enfants ne leur apporte ni respect ni une place : les femmes pauvres ne sont pas respectées et vivent sur des tas de fumier ; les femmes noires ne sont pas respectées et vivent prisonnières de ghettos décimés ; les femmes simplement enceintes ne sont pas respectées et leur situation est périlleuse – la grossesse est maintenant tenue pour une *cause* de violence conjugale (en raison du stress que vit Monsieur, n'est-ce pas…) ; dans environ le quart des familles où il y a de la violence conjugale, c'est une femme enceinte qui est battue. En fait, avoir des enfants peut signifier plus de violence et de dépendance ; cela peut aggraver la situation financière d'une femme ou d'une famille ; cela peut affecter la santé d'une femme ou la compromettre d'une foule d'autres façons ; mais avoir des enfants demeure la seule contribution sociale créditée aux femmes – c'est l'assise même de leur valeur sociale. Malgré tous les sourires publics de mamans heureuses, les mamans

femmes qui nous écoutent rient sous cape. Je lui demande : Mais que penser de ces femmes, ou même de moi ? Sommes-nous toutes damnées ? Sommes-nous mauvaises ? Savez-vous lesquelles d'entre nous sont lesbiennes ? Sommes-nous toutes remplies d'envie, de meurtre, de querelle, de tromperie, de malignité ? Sommes-nous sans affection ou sans miséricorde ? Il lève les yeux, regarde autour de lui et frissonne, réagissant soudain à notre vue comme le font les fillettes effrayées par une souris, un insecte ou une araignée.

Le mouvement des femmes, reprend-il, est une conspiration communiste, qui empoisonne les États-Unis de l'intérieur. Les communistes souhaitent faire légaliser l'avortement au pays pour exterminer la population américaine et nous damner aux yeux de Dieu. Les Russes ont inventé l'avortement et ont insidieusement implanté son idéologie aux États-Unis par l'entremise de leurs agents et de personnes dupes ; les libéraux et les juifs ont disséminé ces messages. Et maintenant, les communistes ont une nouvelle tactique : la présence de lesbiennes dans le mouvement des femmes. Il s'agit d'un complot russe pour transformer les États-Unis en Sodome et Gomorrhe, pour que Dieu haïsse et détruise les États-Unis et que les Russes gagnent ; en plus, Marx, l'Antéchrist, était juif, et beaucoup de lesbiennes sont juives ; lui-même n'est pas antisémite, il a épousé une fille juive, qui, bien sûr, a accepté le baptême et le Christ. La Bible – c'est-à-dire le Nouveau Testament, puisque l'Ancien Testament n'est plus vraiment pertinent depuis que le Nouveau Testament a révélé ce qui était caché dans l'Ancien – constitue le seul espoir de survie pour l'Amérique, puisqu'il révèle la volonté de Dieu. Un pays fort et moral dépend de l'accomplissement de la volonté de Dieu. La volonté de Dieu est que les femmes obéissent à leur mari, qui devient leur Christ. Les maris doivent aimer leur épouse ; les épouses doivent obéissance à leur mari. Il explique que les féministes présentes à Houston (qui, justement, entrent au Colisée deux par deux, en parodie sacrilège

quoique involontaire de l'Arche de Noé) font partie du programme communiste de propagation du lesbianisme et de destruction de la famille en sapant l'obéissance de l'épouse au Christ représenté par son mari : les féministes vont détruire les États-Unis en y répandant le mal. Le ministre lance maintenant des regards de part et d'autre, visiblement dégoûté de réaliser soudainement que les femmes qui l'entourent et celle à qui il parle sont peut-être en fait des lesbiennes et que quelques-unes d'entre elles sont certainement remplies de malignité et inventeuses de choses mauvaises. Je lui demande si je pourrai lui reparler, plus tard, mais il s'éloigne sans un mot, écœuré, tendu, sombre. Son abondant bavardage évangélique a cessé tout net. Il en a ainsi côtoyé des vraies, contre nature et dignes de mort.

À l'intérieur du Colisée, la présence chrétienne de droite se manifeste également. Non seulement les délégations officielles du Mississippi et de l'Utah affichent-elles leur opposition à tous les droits des femmes, y compris à l'*Equal Rights Amendaient* (ERA), mais des rapports les ont associées au Ku Klux Klan. Dans un communiqué de presse, la délégation de l'Utah a nié tout lien avec le Klan et accusé les organisatrices du congrès de « chercher à détruire notre crédibilité en nous insultant et en tentant de nous rattacher à des organisations extrémistes comme le Ku Klux Klan ». La délégation de l'Utah considère ce congrès comme une manœuvre de propagande « soigneusement conçue pour réprimer les points de vue des femmes qui s'opposent à l'ERA et aux recommandations sur la liberté de reproduction »[2]. La Commission nationale de commémoration de l'Année internationale des femmes a annoncé en septembre, deux mois avant le congrès, sa décision d'autoriser la participation de tous et toutes les déléguées élues, à moins de preuve patente d'une fraude électorale. Les élections tenues dans chaque État étaient censées inclure dans les délégations officielles « des organisations qui œuvrent à la promotion des droits des femmes ; et des membres de

la droite chrétienne considère comme la pierre angulaire de la vie amérikaine : la famille. La vraie question, bien sûr, ne visait pas tant la famille comme telle mais le *pater familias* : avec qui papa baisait-il et pourquoi ? Freud a finalement refusé de poser cette question ; mais peut-être n'aurait-elle jamais été posée, ou ne serait-elle pas posée aujourd'hui, si Freud n'avait pas soumis les tréfonds sexuels de la famille au scalpel de son formidable intellect.

Les juifs de droite ont un intérêt particulier à répudier les idées de Freud et de Marx. Les idées transforment les hommes en mauviettes, et les juifs ont besoin de masculinité. Les idées de ces deux intellectuels juifs sont dangereuses : dangereuses parce que le christianisme de droite les déteste et donc dangereuses pour les juifs qui ne veulent pas être détestés. Les juifs sont par contamination des radicaux culturels et des révolutionnaires politiques. C'est à cause de ces maudits juifs, dira un membre du Klan ; et même lui pensera à Freud et à Marx[*]. Les idées, si puissantes soient-elles, n'aident pas à masculiniser les juifs. Les idées ne font que rendre les juifs plus juifs : plus efféminés en tant qu'intellectuels.

Au final, les hommes juifs se joignent à la droite chrétienne parce qu'ils souhaitent dominer les femmes et les enfants, ce qui est le programme social de la droite ; et parce qu'ils veulent être le contraire d'homosexuels, quoi que cela veuille dire.

***

*. Charles Darwin, dont les idées sont aussi radicales et aussi centrales à l'époque contemporaine que celles de Freud et Marx, n'était pas un juif, mais peu importe. Lyndon LaRouche, leader d'un mouvement néo-nazi qui gagne en puissance aux États-Unis, prétend que le « mal sioniste » est une des « ailes principales de l'agence d'espionnage britannique qui est derrière l'opération de destruction des États-Unis » et que l'Anti-Defamation League est « littéralement la Gestapo des services d'espionnage britanniques ». Dans la propagande de LaRouche, que l'on retrouve dans des groupes aussi divers que l'U.S. Labor Party, la Fusion Energy Foundation, le National Democratic Policy Committee et la National Anti-Drug Coalition, le mot « britannique » est virtuellement synonyme de « juif ». (Voir Alan Crawford, « Lyndon LaRouche's Goon Squads », *Inquiry*, 15 février 1982, p. 8-10.) Le « créationnisme » (Dieu a créé l'univers en sept jours, il n'y a pas eu d'évolution) est un principe central de la droite orthodoxe (non nazie) ; les idées de Darwin sont aussi méprisées que les idées de Freud et de Marx.

tion qui ne soit pas strictement et explicitement juive. En cela, leurs valeurs s'harmonisent avec celles des chrétiens qui n'aiment pas les juifs parce que les juifs représentent l'instruction : les juifs de droite vivent dans l'illusion que les chrétiens de droite se méfient des mêmes juifs qu'eux, pour des raisons semblables.

Septièmement, de manière assez étrange, c'est dans cette coalition quasi religieuse avec la droite chrétienne que les juifs de droite cherchent l'assimilation qui a toujours incarné l'espoir des juifs. Nous ressentons les mêmes choses que vous, disent-ils ; nous avons les mêmes valeurs que vous, les mêmes idéaux, les mêmes buts, et nous faisons notre part. La droite chrétienne aux États-Unis s'est montrée brillante stratège en accueillant la participation des juifs, en appuyant l'État israélien et en recourant à un antisémitisme à rebours : plutôt que de les écraser sous leurs bottes, ils hissent les juifs loyaux à leurs valeurs de droite sur un piédestal – où l'équilibre est toujours précaire, comme le savent bien les femmes. Croyant pouvoir s'intégrer – c'est-à-dire s'assimiler –, ces juifs se tournent vers le seul groupe – les fondamentalistes – qui n'oublieront jamais que « les juifs ont tué le Christ ». Ils font tout pour ne pas être ce castrat, cet homosexuel ; il y a plus de dignité à avoir tué le Christ que dans les camps de concentration quand l'étalon de référence est la masculinité.

Dans le monde contemporain, les juifs portent un fardeau supplémentaire à titre de créateurs de culture : Freud et Marx étaient des juifs. Les idées de l'un et de l'autre sont répugnantes pour la droite chrétienne. À tort ou à raison, Freud a fait du sexe un enjeu social primordial. Marx a conduit la moitié du monde à la révolution. C'est Marx que combattent le gouvernement des États-Unis et la droite chrétienne ; des armées sont levées et des missiles construits à cette fin. C'est Freud qui a demandé pourquoi la famille fonctionnait ainsi et suggéré qu'elle était d'abord une unité sexuelle. Intellectuel juif, Freud a lancé des idées qui ont miné ce que

la population générale, avec un accent particulier sur la représentation de femmes à faible revenu, de femmes de divers groupes raciaux, ethniques et religieux, et de femmes de toutes les catégories d'âge »[3]. La Commission s'indigne surtout de la composition raciste de plusieurs des délégations d'États positionnés à droite. Elle cite l'Alabama comme État « dont la population est noire à 26,2 % mais dont 22 des 24 personnes déléguées à Houston sont blanches »[4]. Le Mississippi s'affiche comme le pire contrevenant à l'esprit de la loi. La Commission le décrit comme « un État dont la population est noire à 36,8 % mais qui sera représenté à Houston par une délégation entièrement blanche, y compris cinq hommes dont des autorités locales allèguent que leur élection résulte d'activités semblables à celles du Klan ». Un individu qui se qualifie de Grand Dragon du Domaine du Mississippi, United Klans of America, Inc., Knights of the Ku Klux Klan, affirmera lui-même plus tard : « Nous contrôlions celle [la délégation] du Mississippi[5]. »

J'ai interviewé un homme de la délégation du Mississippi au congrès. Un système rigide restreignait l'accès des journalistes aux délégations officielles lorsque le congrès était en séance. Ce système favorisait de beaucoup les reporters mâles parce que les laissez-passer permanents étaient réservés aux quotidiens, représentés surtout par des hommes. Dans la couverture accordée aux médias, les magazines mensuels de femmes étaient peu prioritaires et la plupart des reporters de ces mensuels étaient des femmes. Ainsi, quelqu'un comme moi, envoyée par la revue *Ms.*, disposait d'au plus une demi-heure à la fois, et il fallait attendre très longtemps cette demi-heure d'accès – avec le risque d'être expulsée physiquement dès que notre tour était fini. De sorte que lorsque vient mon tour, je me précipite vers la délégation du Mississippi.

Je demande à plusieurs femmes de me parler. Elles refusent même de me regarder. Quiconque gère leur participation les a bien disciplinées : elles forment un mur de silence. Finalement,

je m'approche d'un homme assis au bord d'une rangée et lui dis que je suis du magazine *Ms.* et que j'aimerais lui poser quelques questions. Je porte une salopette et un t-shirt, avec autour du cou une vignette de presse où est écrit le mot « *Ms.* » en gros caractères. L'homme rit, se tourne vers la femme assise à côté de lui et lui souffle quelque chose à l'oreille ; elle rit à son tour et se penche vers sa voisine pour lui parler à l'oreille, et ainsi de suite jusqu'au bout de la rangée. L'homme ne se retourne vers moi qu'une fois que mon identification a été transmise à tout le monde. Certaines femmes n'ont pas ri ; elles ont eu le souffle coupé.

Je demande à l'homme pourquoi il est venu au congrès. Il me répond que sa femme lui a demandé d'être là pour protéger le droit des femmes de procréer et d'avoir une famille. Je lui demande s'il est membre du Klan. Il affirme être un haut gradé de l'organisation. Il vante le rôle actif joué par le Klan pour protéger les femmes contre toutes sortes de gens. Il est lui-même d'allure assez frêle, pas particulièrement grand, et porte des lunettes ; je soupçonne être plus forte que lui. À plusieurs moments au cours de notre échange, je réalise qu'il lui faudrait un drap blanc et tout ce que symbolise ce drap blanc pour cacher sa vulnérabilité physique face à une attaque. Lui-même n'a rien de particulier ; le Klan, si. Quand je réalise la peur que m'inspire cet homme et que je compare cette peur à sa présence physique, j'ai honte : pourtant, j'ai toujours peur de lui*.

Il dit que les femmes ont besoin de la protection des hommes. Il dit que le Klan a envoyé des hommes au congrès pour protéger leurs femmes des lesbiennes, qui allaient les agresser. Il dit qu'il faut protéger le droit des femmes d'avoir une famille parce que c'est la clé de la stabilité du pays. Il qualifie l'homosexualité de maladie des juifs, une convoitise qui menace de détruire la famille, et ajoute que

*. Des groupes Klan et nazis avaient adressé des menaces au congrès on nous avait promis des bombes et des raclées. Certaines femmes furent effectivement battues, d'autres physiquement menacées, et la possibilité d'être blessée était perçue comme réelle et imminente par toutes les participantes du congrès à qui j'ai parlé.

à défendre et à transgresser. L'association des juifs avec la droite chrétienne implique une répudiation de l'homosexualité et de sa tolérance sociale par les libéraux (dont on blâme encore les juifs), un coup de force contre les femmes (le rétablissement de la domination masculine) et, en général, la conclusion d'une alliance avec les détenteurs du pouvoir – les chrétiens qui gouvernent un pays chrétien.

Troisièmement, il y a le fait que la souffrance n'a pas rendu les juifs bons, ce qui fait qu'il y a des juifs avides qui voient le pouvoir comme un gage de sécurité et qui prennent aussi plaisir à détenir du pouvoir. En plus d'un moyen de se dissocier de l'homosexualité, la droite chrétienne offre aux juifs une réelle domination sur les femmes, si l'ordre social que veulent les chrétiens acquiert force de loi.

Quatrièmement, il y a le fait que la souffrance n'a pas rendu les juifs bons, ce qui signifie qu'il y a des juifs qui haïssent les homosexuels, les femmes, les Noirs, les enfants, la lecture, l'écriture, l'air, les arbres et tout le reste de ce que la droite chrétienne semble haïr.

Cinquièmement, l'insistance de la droite sur l'importance de la propriété offre aux juifs une façon de modifier leur histoire en regard de la propriété – que cette propriété soit Israël ou des terres ou des immeubles ou des usines ou des fermes. La protection de la propriété laisse espérer aux juifs qu'ils ne seront pas chassés de ce qu'ils possèdent.

Sixièmement, le conservatisme religieux trouve sa contrepartie dans le conservatisme social, en ce que tous deux protègent en particulier les droits des hommes à posséder les femmes et les enfants. Selon les juifs de droite qui sont religieux orthodoxes, le pluralisme laïque de la société occidentale en général et des États-Unis en particulier éloigne les juifs du judaïsme : en dépit de l'importance attribuée à l'instruction dans le judaïsme, cela les rend hostiles à l'école laïque, aux intellectuels laïques, aux juifs laïques et à toute éduca-

au problème juif devons admettre que nous nous sommes trompés ; nous allons devoir accepter le fait que ces gens sont des enfants de Dieu dans un sens très particulier : ils ne peuvent être exterminés, comme l'a montré l'histoire récente et comme l'ont montré tous nos efforts pour les convertir.

Ne pas être chrétien dans un monde qui haït le juif, l'homosexuel, l'homme castré, est une hantise pour le juif depuis l'Holocauste ; il a vu l'avenir et c'est l'annihilation. Le juif contemporain lutte notamment pour sa masculinité. Dans les camps, des juifs ont été castrés : certains, certains seulement. La castration a été littérale pour des individus ; mais les deux tiers de tous les juifs du monde ont été exterminés, ce qui castre assez efficacement le peuple dans son ensemble. Rien n'est plus menaçant pour l'homme juif aujourd'hui que d'être perçu comme manquant de masculinité. C'est pour cela qu'Israël est un pays militariste ; personne n'accusera plus jamais les juifs d'être mous. C'est pour cela que des écrivains juifs amérikains se font les apôtres du machisme et de la masculinité du proxénète. Et c'est pour cela qu'un segment croissant de la population juive amérikaine s'est joint à la droite évangélique chrétienne.

Premièrement, il y a l'échange de concessions. Un rabbin et un prêtre discutaient récemment à la télé. Le prêtre dit : Nous ressentons à propos de l'avortement ce que vous ressentez à propos d'Israël. Je crois que nous pouvons discuter, répondit le rabbin. Il est dans l'intérêt des hommes juifs (la structure de pouvoir) d'accroître la population juive. Faire une concession – l'avortement contre Israël – est dans l'intérêt des juifs, pour le bien d'Israël et pour reconstruire une population juive de la façon la plus simple : par le biais de la domination masculine.

Deuxièmement, il y a l'effort visant à dissocier les hommes juifs de toute perception de féminité, de sous-masculinité. Israël, évidemment, ajoute à la masculinité des juifs, parce qu'ils possèdent des terres, contrôlent un État, ont un pays, une armée et des frontières

les enseignants homosexuels devraient être débusqués et chassés de chaque ville où ils se trouvent. Qu'ils s'en aillent avec les juifs à New York. M'immisçant dans son monologue, je lui demande pourquoi il s'en prend aux enseignants homosexuels, surtout si leur homosexualité est d'ordre privé. Il répond qu'il n'existe rien de tel que l'homosexualité d'ordre privé, que si des homosexuels entrent dans les écoles, les enfants vont être corrompus, contaminés et agressés, et on leur apprendra à haïr Dieu et la famille ; l'homosexualité va s'emparer des femmes et des enfants si on les y expose ; sa seule présence, même dissimulée, n'importe où, arrachera les gens à la vie familiale pour les pousser dans le péché. Sa description a quelque chose de voluptueux parce qu'à l'entendre, personne ne s'en tirera indemne.

D'une voix lente, claire et assez forte pour que toute sa délégation puisse continuer à nous entendre, je lui demande : Êtes-vous en train de dire que si l'homosexualité était ouvertement visible comme option sexuelle, ou que si des personnes homosexuelles enseignaient dans les écoles, tout le monde choisirait d'abandonner l'hétérosexualité et la famille ? Avec soin, clairement et lentement, je poursuis : Êtes-vous en train de dire que l'homosexualité est si attrayante que personne ne lui préférerait la famille hétérosexuelle ? Il me regarde fixement, en silence, longtemps. J'ai peur de la violence et du Klan, et j'ai peur de lui. Je répète mes questions. « Vous êtes une juive, hein ? » dit-il, et il se détourne pour regarder droit devant lui. Chacune des femmes de la rangée détourne également les yeux et regarde droit devant elle, dans un silence complet. La seule femme qui ne les imite pas n'a relevé la tête qu'une seule fois pour me lancer un regard dur au tout début, puis s'est replongée dans son travail : tricoter des chaussettes de bébé bleues. C'est la Tricoteuse du Klan ; je l'imagine transcrire mon nom en laine bleu pâle. Assise à côté de l'homme du Klan, elle continue à tricoter. Oui, je suis une juive, dis-je et je répète mes questions. Après avoir mémorisé mon

visage, il regarde droit devant lui.

Durant les quelques minutes qui me restent, j'implore les femmes du Mississippi de me parler. Je me précipite d'une rangée à l'autre, espérant trouver quelque part un signe rebelle d'intérêt ou simplement de la compassion. Une seule femme ose me murmurer quelques mots, mais sans me regarder, les yeux rivés sur ses genoux, pendant que sa voisine s'agite et lui répète nerveusement de « faire attention ». Elle me chuchote qu'elle s'oppose à l'ERA parce que les jeunes filles vont devoir partir à la guerre. Je lui réponds : Nous disons aimer nos enfants, mais n'est-il pas vrai que, si nous envoyons nos garçons à la guerre, nous ne devons pas les aimer beaucoup ? Pourquoi acceptons-nous de les envoyer se faire tuer si nous les aimons ? À ce moment, les gardes de sécurité me forcent physiquement à quitter la salle. Ils ne me le demandent pas, ne me disent pas « C'est terminé » ; ils se contentent de pousser*.

Malgré la présence du Klan et du service de sécurité, je prends le risque d'une dernière incursion auprès de la délégation du Mississippi, qui profite d'une brève pause pour circuler (mais les journalistes doivent respecter les mêmes limites de temps). À la faveur de la confusion créée par la foule et le bruit, la discipline de la délégation s'est quelque peu relâchée. Une femme du Mississippi m'explique qu'en tant que chrétienne, elle jouit d'un statut supérieur, qu'elle ne troquera pas contre un statut égal. Je lui demande si elle pense vraiment que les garçons ont moins de valeur et que c'est pour cela qu'on les sacrifie à la guerre, parce que l'on pense qu'ils ne valent pas grand-chose ? Elle dit qu'il est dans la nature des garçons d'être des gardiens et de protéger, ce qui inclut partir à la guerre et s'occuper de leur famille. Elle n'est pas prête à dire que les garçons valent moins que les filles, mais seulement que les femmes sont supérieures aux hommes dans le christianisme, où elles occupent

*. Le système d'accès des médias dans l'enceinte du congrès, si favorable aux journalistes masculins, était l'œuvre d'un « féministe ». Ce système éhonté, inexcusable, était outrageusement sexiste.

pour Paul à des juiveries : des lois abstraites, la tolérance du péché, l'écriture et les réflexions sur la loi comme diversions culturelles vis-à-vis la foi véritable. Que faut-il comprendre de l'accent particulier que met Paul sur le péché de l'homosexualité lorsqu'il s'agit des juifs et de leur loi ? Les Grecs homosexuels étaient au pinacle de la culture cinq siècles avant la naissance du Christ – la lecture, l'écriture et les idées constituaient leur domaine ; Paul fit porter aux juifs le chapeau de la grande culture après la destitution de la culture grecque, lorsque la loi avait remplacé le dialogue et la tragédie. Dans la stratégie de Paul, la culture en vint à signifier simultanément les homosexuels (l'héritage grec) et les juifs (la loi comme base de la culture). Durant les millénaires qui suivirent, des chrétiens dévots commirent des meurtres de masse, des pogromes, de vastes persécutions, mirent au point et appliquèrent des systèmes de droit civil et religieux si mesquins et discriminatoires que les juifs se virent interdire la possession des terres, nier la citoyenneté et une série d'autres droits civiques, et furent même définis comme des sous-hommes : le coït avec eux, avec elles fut assimilé à une forme de bestialité. Dans au moins deux génocides d'une cruauté indicible – l'Inquisition et l'Holocauste – les juifs et les homosexuels furent pourchassés, débusqués et assassinés.

La souffrance des juifs, la tentative apparemment incessante de purger le juif de l'histoire et de la société en le chassant ou en l'exterminant, n'a pas fait des juifs des êtres bons. Les juifs demeurent humains, à l'étonnement de tous, y compris des juifs. Mais, chose encore plus choquante pour les chrétiens, force est de constater que leur persécution n'a pas transformé les juifs en chrétiens. Comme l'a dit un leader chrétien libéral à la télévision un dimanche matin : nous pensions que les juifs allaient disparaître, mais nous devons reconnaître le fait qu'ils sont toujours là et que, même après l'Holocauste, il y a encore des juifs qui tiennent à leur identité de juifs ; ceux d'entre nous qui pensions que la conversion était la réponse

juifs à l'égard de l'homosexualité pratiquée en privé qui prouvait la corruption de la loi juive. C'était le manque de masculinité implicite dans cette tolérance qui fit perdre aux juifs le signe de masculinité suprême que représentait la circoncision physique ; la circoncision spirituelle, celle qui n'allait pas tolérer l'homosexualité, devint la preuve de la masculinité.

Paul fit des juifs l'ennemi du Christ, du christianisme et de Paul. Il mit en relief le personnage du juif, qu'il inventa : légaliste, intellectuel, socialement tolérant à l'égard du péché, arrogant du fait de placer la loi au-dessus de la révélation et de la foi, aliéné du Christ à force d'intellection, d'abstraction, de légalisme et de libéralisme social, et ayant une relation factice avec Dieu (n'étant plus le peuple élu). Paul ne parlait pas de certains juifs qui faisaient ceci et de certains juifs qui faisaient cela ; Paul parlait *des* juifs.

Il était particulièrement important pour Paul, dans sa quête du pouvoir, de changer la perception de ce qu'était la loi juive et de son fonctionnement. Transformer quelque chose de saint, issu de Dieu, en quelque chose de culturel, issu d'un groupe d'hommes corrompus, équivalait à transformer l'absolu en relatif. Tout élément culturel peut être changé, abandonné ou manipulé. À partir du moment où sa loi représente la culture et non la divinité, la situation d'un peuple devient plus périlleuse, parce que son statut dans une société donnée dépend alors du statut de la culture en général : la formule infâme « Quand j'entends le mot "culture", je sors mon revolver » dénote à quel point le statut de la culture peut chuter, avec des conséquences évidentes pour ceux et celles qui la représentent. En outre, à moins que la loi ne se concrétise parce que les gens s'y conforment, c'est une abstraction ; et l'abstraction de la loi juive devint, dans la rhétorique de Paul, un important synonyme du péché ; en un sens, l'accent mis sur le caractère abstrait de la loi transforma littéralement en péché l'intellection (encore de l'abstraction). En dehors de la foi dans le Christ, tout se résumait

une place privilégiée à cause du rôle de protecteur qui incombe aux hommes. Dieu, dit-elle, veut que son mari la protège. L'ERA la forcerait à assumer la responsabilité de décisions et d'affaires d'argent. Elle ne veut pas de cette responsabilité parce que cela contreviendrait à la volonté de Dieu. Elle dit ensuite qu'elle est égale sur le plan spirituel aux yeux de Dieu mais qu'elle n'est égale d'aucune autre façon. Je lui réponds que cela semble signifier qu'elle est, de toutes les autres façons, inférieure et non pas supérieure. Elle répond que les féministes veulent rendre les femmes et les hommes identiques mais que Dieu dit qu'ils sont différents. L'ERA va permettre l'homosexualité parce que les hommes et les femmes ne seront plus aussi différents que Dieu le veut. Être homosexuel constitue un péché parce que les femmes tentent d'être comme les hommes et que l'homosexualité brouille les différences entre les hommes et les femmes, ces différences voulues par Dieu. La pause se termine et le retour à l'ordre (les déléguées assises et de nouveau disciplinées) met fin à toute possibilité de conversation avec la femme du Mississippi. Les gardes du service d'ordre s'approchent : « Ôtez vos sales pattes de sur moi », dis-je très fort, mettant fin pour de bon à toute autre possibilité de conversation avec la délégation du Mississippi, et je m'enfuis en courant pour éviter que les gardes ne mettent leurs sales pattes sur moi.

La délégation de l'Utah comptait des femmes supporters qui assistaient au congrès en tant qu'observatrices, sans droit de vote. Peu de femmes de droite avaient pris la peine d'assister au congrès à moins d'y être déléguées ; elles s'étaient plutôt rendues à un congrès parallèle organisé par Phyllis Schlafly dans un autre quartier de la ville. Je m'intéressais aux femmes de l'Utah parce que je voulais comprendre leur motivation à se présenter dans un lieu où elles constituaient un petit groupe impopulaire. Elles portaient des robes noires semblables, en signe de deuil, pour les enfants non nés, j'imagine, ou pour nous toutes, féministes impies qui les entourions.

La délégation du Mississippi formait une unité autonome, sans la moindre interaction avec les personnes et les idées circulant autour d'elle. À mon avis, le Klan contrôlait bel et bien le groupe du Mississippi : celui-ci était non seulement dominé mais commandé par des hommes, de façon quasi martiale. Les déléguées de l'Utah, par contre, en osant se mêler à des milliers de féministes enthousiastes, étaient animées par une conviction différente ; ces femmes tenaient particulièrement à mettre fin à l'avortement ; elles défendaient passionnément leurs valeurs, liées à l'Église mormone ; elles obéissaient peut-être à des ordres directs mais parlaient néanmoins de leur propre chef, avec une conviction pleine d'émotion.

Une législatrice de l'État de l'Utah – déléguée officielle – à l'allure sévère, imposante, sérieuse, se dit prête à exercer son autorité au service de ses convictions, à savoir que l'ERA légalise l'avortement [*] ; la Cour suprême, en décidant que toutes les femmes peuvent avorter, a ouvert à l'État une porte lui permettant d'imposer l'avortement à toutes les femmes ; les femmes qui appuient l'ERA sont ignorantes et perfides ; elle-même est féministe et dépose des projets de loi favorables aux intérêts des femmes, mais elle considère que les féministes pro-ERA ne connaissent pas les intérêts des femmes, qui sont un foyer stable et des lois vigoureuses protégeant une famille où c'est l'homme et non l'État qui protège la femme ; de plus, conclut-elle, le gouvernement fédéral, en mettant en œuvre tout genre de programme féministe, empiète directement sur ses prérogatives de législatrice, ce qu'elle tient pour une violation des droits des États.

Une autre déléguée de l'Utah me dit assister au congrès parce qu'elle ne veut pas que l'argent de ses impôts serve à financer des avortements. Je lui demande ce qu'elle pense des gens qui ont résisté à la guerre au Vietnam en refusant de payer des impôts pour ne pas que leur argent serve à financer la guerre ; refuse-t-elle de payer des

*. Voir le chapitre 1, page 41, pour une explication de ce raisonnement illogique.

Christ. Des juifs rejetèrent le Christ et des juifs crurent en lui. La majorité des juifs ont peut-être été l'ennemi de ce nouveau Dieu, faute de le reconnaître ; mais c'est Paul qui fit de tous les juifs l'ennemi de tous les chrétiens. Les gestes posés à l'encontre du Christ en vinrent à représenter, aux yeux de Paul, la personnalité juive ; il résuma les juifs à ces gestes. C'est Paul qui commence à construire le christianisme institutionnel en détruisant les institutions du judaïsme ; et c'est Paul qui commence à construire une personnalité distinctement chrétienne en annihilant la personnalité des juifs. Les racines de l'association persistante des juifs à un peuple cultivé, au libéralisme social (tolérant à l'égard du péché) et à l'intellectualisme remontent à Paul : c'est lui qui a construit le juif moderne dans l'Histoire.

Avant la venue du Christ, la loi était la parole de Dieu. La loi signifiait la présence de Dieu sur Terre et au sein de son peuple. La loi avait une signification divine. Aux yeux des juifs, la loi n'était pas d'ordre social ; on obéissait parce que c'était écrit – l'obéissance était la foi. Avec la venue du Christ, la volonté de Dieu s'est incarnée dans une personne : le fils de l'homme. Selon l'interprétation de Paul, la loi devint un corpus de dogmes qui faisait obstacle à la foi. Elle devint culturelle, et non sacrée. C'était le légalisme des juifs, leur intellection, leur pédantisme, qui les maintenait dans le péché, les empêchait de reconnaître le Christ : concrètement, la loi devint le symbole de la résistance juive à ce Dieu personnel, ce Dieu que Paul connaissait – contrairement à Abraham, Moïse ou David. Paul pouvait parler au nom de ce nouveau Dieu, et tout respect de la loi qui contestait l'autorité de Paul était inique. La loi des juifs, leur intellect et leur culture, étaient concrètement devenus les ennemis de l'autorité de Paul, au titre de personne qui, tout simplement, connaissait le Christ.

Pour saper l'autorité de la loi juive, Paul l'associa sans relâche au péché, surtout à l'homosexualité. C'était la tolérance sociale des

qualifiant de contre nature, trompeurs, emplis de malignité, dignes de mort, la source d'un mal intolérable ; puis il blâma les juifs, et surtout la loi des juifs, pour l'existence de l'homosexualité. « C'est pourquoi, proclama-t-il, nulle chair ne sera justifiée devant lui par les œuvres de la loi ; car par la loi *est* donnée la connaissance du péché. » (Romains 3 :20) Paul introduisit la haine de l'homosexualité dans la tradition judéo-chrétienne et il y introduisit également la haine des juifs. Depuis, dans les pays chrétiens, les deux groupes ont toujours souffert le mépris, les persécutions et la mort, chacun dans l'ombre de l'autre. À l'instar de Paul, d'autres démagogues voulant obtenir le pouvoir par la haine les ont également associés. Cherchant à apaiser les gens comme Paul, les juifs et les homosexuels se sont assez souvent répudiés et haïs réciproquement ; et chaque groupe s'est à sa façon caché des soldats du Christ.

***

Les démocrates élisent leurs champs d'épandage
Jusqu'à disparition de toute idée de sainteté
Un flot d'excréments depuis 1913
Et, dans tout ça, leur juiverie a bien marché.
Marx, Freud et les gargotes de l'Amérique
Ordure, après ordure...

Ezra Pound, « Canto 91 »

Les bases textuelles de ce qui sont devenues les grandes accusations antisémitiques figurent dans les Évangiles. Certains juifs échangeaient des devises dans le temple, recueillaient des impôts, aimaient l'argent ; certains juifs ont comploté en vue de faire tuer le Christ ; certains juifs ont posé au Christ des questions-pièges légalistes pour tenter de le dénoncer comme imposteur ou hérétique (se proclamer Dieu transgressait la loi juive) ; c'était une foule composée de juifs (mais pas tous les juifs) qui exigea la crucifixion du

impôts pour empêcher son argent de financer l'avortement ? Oui, dit-elle. Puis, en y repensant, elle ajoute qu'en fait, elle ne paie pas d'impôts. Je lui demande si son mari les paie. Elle croit que oui.

Au moment où fut ratifiée la résolution en appui aux droits des gais et lesbiennes, j'étais assise dans la salle. Il y eut des cris et des applaudissements ; des ballons furent lâchés dans tout le Colisée quand la résolution fut finalement adoptée après quelque débat. C'était une scène de fol enthousiasme, avec des milliers de déléguées et d'observatrices qui célébraient le vote. Je remarquai, au dernier balcon, un groupe de femmes de l'Utah, dans leurs robes noires identiques, qui s'en allaient, lentement et l'air lugubre. Elles étaient peut-être une dizaine, qui étaient restées jusqu'à la fin ; elles n'étaient pas heureuses. Je courus jusqu'au balcon supérieur pour leur parler. C'était désert là-haut ; le bruit venait d'une centaine de mètres plus bas il n'y avait qu'elles et moi.

Elles avaient sombre mine. Que pensaient-elles du vote, leur demandai-je. C'était horrible, la fin de tout, la mort du pays, un affront à Dieu ; l'homosexualité était un péché digne de mort et voilà que des femmes avaient voté en sa faveur, avec des applaudissements et des vivats. Elles étaient mortifiées, avaient honte des femmes, honte de l'ignorance de ces féministes. Elles admettaient n'avoir jamais connu de personnes homosexuelles ; elles admettaient savoir que de bons pratiquants dans leurs communautés agressaient leurs propres filles ; elles admettaient être entourées d'hommes qui fréquentaient l'église même s'ils commettaient l'adultère. Je leur demandai pourquoi alors elles avaient peur des homosexuels. L'une d'elles me dit : « Si votre enfant jouait dans la rue et qu'une auto arrivait, vous l'enlèveriez de là, n'est-ce pas ? Eh bien, c'est tout ce que nous essayons de faire : éloigner l'homosexualité de nos enfants. » Je commençai à faire valoir que la voiture qui menaçait l'enfant risquait davantage d'être un voisin hétérosexuel, ou même son papa, qu'un homosexuel ou une

lesbienne. Une femme cessa d'être gentille : « Vous êtes une juive, dît-elle, et probablement une homosexuelle aussi. » Je me sentis lentement repoussée vers l'arrière, contre le garde-corps du balcon. Tout en parlant, je tentais constamment de me retourner, pour faire comme si je n'étais pas dans cette position précaire, adossée à cette balustrade, à une centaine de mètres du sol. Je continuais à parler avec elles, abaissant le degré de confrontation, tentant d'imaginer des stratégies pacifistes qui me permettraient de m'éloigner de la balustrade en amenant le groupe à pivoter légèrement. Elles continuaient à avancer, me repoussant toujours, jusqu'à ce que mon dos soit arc-bouté au-dessus du garde-corps. Elles continuaient à parler des homosexuels et des juifs. Je continuais à tenir des propos rassurants sur mon respect de leurs opinions religieuses et à leur poser des questions sur leurs vies, leurs projets, leurs idées. Elles m'enserraient complètement. J'étais totalement isolée là-haut et je commençais à paniquer, elles se transformaient de plus en plus en une masse intransigeante. Je continuais à essayer de me rendre humaine à leurs yeux, et elles continuaient à me transformer en incarnation de chaque juive homosexuelle de l'assemblée, la cause directe de leur frustration et de leur colère ; elles répétaient qu'il n'y avait pas de terrain d'entente, que le péché devait être éradiqué et qu'elles haïssaient le péché. J'étais en train de décider que mieux valait tenter une percée au travers de ce qui était devenu un gang menaçant pour m'arracher à la balustrade en les bousculant de toutes mes forces, sachant que si je n'y arrivais pas, elles allaient bientôt me frapper, lorsque deux *dykes*, dont une que je connaissais bien, firent leur apparition et demeurèrent là en silence, à nous regarder. J'attirai l'attention des femmes religieuses sur la présence de ces lesbiennes, qui se tenaient là à nous regarder, et elles s'écartèrent légèrement, reculant à regret. Je me redressai et m'éloignai de cette terrible balustrade, continuant à parler tout en me faufilant à travers leur groupe ; puis je sortis

9 :11) Il n'y a pas de péché, pas de condamnation, pas de colère de Dieu. Comme l'inceste entre Lot et ses filles, cette union rend Israël plus fort, et non plus faible. Le lien homosexuel étend la loyauté et la protection du roi David au fils de Jonathan, au petit-fils du premier roi d'Israël, Saül. David, par le biais de son amour pour Jonathan, un amour « plus grand que celui des femmes », peut être perçu après la mort de ce dernier comme l'héritier logique de Saül. La société hébraïque était devenue plus complexe qu'à ses premiers jours tribaux ; Saül et David étaient chefs d'armées ; dans une société martiale, l'homosexualité est souvent perçue comme un facteur de cohésion sociale entre les hommes. Au cours de cette période du moins, les Hébreux semblent l'avoir considérée de cette façon ; dans le cas particulier de David et de Jonathan, il en fut ainsi ; et Israël prospéra, son patriarcat intact (contrairement à celui de Sodome). Le Dieu des juifs n'était peut-être pas tolérant, mais il avait le sens pratique.

Il n'y a rien dans l'Ancien Testament qui justifie la diffamation des homosexuels ou de l'homosexualité qui a débuté avec Paul et qui se manifeste encore avec virulence dans la droite fondamentaliste amérikaine. Seule la prétention magique selon laquelle le Nouveau Testament est « dissimulé » dans l'Ancien peut soutenir l'illusion d'une approbation divine de cette haine particulière de l'homosexualité. Elle est plus que dissimulée : elle n'y est pas. Paul a vu que le pouvoir du père déclinait. Le pouvoir du fils le remplaçait graduellement. Les juifs étaient confus et divisés, et la loi juive n'arrivait plus à maintenir efficacement le pouvoir patriarcal. Paul vénérait le pouvoir mâle ; il vénérait donc le fils et se rallia au camp du fils quand il constata la possibilité que ce camp prenne le pouvoir. Il était opportuniste, politiquement brillant et un maître de la propagande. C'est la ruse de Paul qui réussit finalement à saper la loi qui avait, durant des siècles, conservé intact le pouvoir patriarcal mais qui déclinait maintenant. Il jeta la pierre aux homosexuels, les

qui ne peut être assurée qu'en tenant les femmes à l'écart, pour le sexe – la cité sera détruite. Les filles, en commettant l'inceste, ont transgressé la loi pour perpétuer le pouvoir patriarcal : leur geste a permis de créer des peuples, des tribus, des villes. C'est dire que tout ce qui perpétue la domination masculine, même si c'est interdit, n'aura pas pour effet de détruire la cité mais de la construire. Le péché, dans l'Ancien Testament, est avant tout politique. La loi dans l'Ancien Testament est la régulation de la société aux fins du pouvoir, et non affaire de moralité. L'Ancien Testament est un manuel de politique sexuelle, qui porte sur les droits des patriarches et sur la façon de les maintenir.

David transgresse peut-être lui aussi un interdit sexuel. Son amour pour Jonathan est indiscutable, sans doute charnel, et se situe au-delà de l'abomination de coucher avec des hommes comme avec des femmes : « Jonathan, mon frère, je suis dans la douleur à cause de toi. Tu faisais tout mon plaisir ; l'amour que j'avais pour toi était plus grand que celui des femmes. » (2 Samuel 1 :26) David fait cette déclaration d'amour lorsqu'il apprend la mort de Jonathan au combat. Le père de Jonathan, Saül, est mort lui aussi, mais sa mémoire est invoquée dans le plus hétérosexuel des contextes : « Filles d'Israël, pleurez sur Saül, qui vous revêtait d'écarlate, entre *autres* délices ; qui vous faisait porter des ornements d'or sur vos habits ! » (2 Samuel 1 :24) Comme le passage sur Jonathan suit celui consacré à Saül, le contraste est très marqué. Puis, il y a encore beaucoup de guerres et David devient roi et le temps passe. Mais David pense encore à Jonathan : « Ne reste-t-il donc personne de la maison de Saül, afin que je lui fasse du bien pour l'amour de Jonathan ? » (2 Samuel 9 :1) David apprend que Jonathan a un fils qui est boiteux et sert une autre famille. David redonne toutes les terres de Saül à ce fils, « pour l'amour de Jonathan, ton père » (2 Samuel 9 :7), et il revendique le fils de Jonathan comme le sien : « il mangera à ma table comme un des fils du roi ». (2 Samuel

avec les deux féministes lesbiennes. Je tremblais de la tête aux pieds. La femme que je connaissais me dit à voix basse : nous t'avons vue là-haut et avons pensé que tu risquais d'avoir des problèmes, tu étais de plus en plus proche de cette balustrade et elles t'encerclaient dangereusement ; tu n'aurais pas dû être seule avec elles là-haut. Elle avait raison ; mais, comme tant d'autres femmes, je n'avais pas pris au sérieux le danger où je me trouvais – l'habitude de l'autodénigrement. Juive, lesbienne, féministe : je savais que la haine était réelle, mais je n'avais pas imaginé ces femmes apparemment dociles haïr à un point tel que, par toutes petites touches, elles deviendraient un gang : à déborder d'autant de haine inconsciente, elles m'auraient poussée dans le vide « par accident » à la défense du christianisme, de la famille et du violeur d'enfants du quartier, ce joyeux hétérosexuel pratiquant. J'avais ressenti dans mon corps, arc-bouté sur cette balustrade, la terreur glaciale d'être une juive homosexuelle dans un pays chrétien.

***

« L'antisémitisme, écrivait Jean-Paul Sartre, ne rentre pas dans la catégorie de pensées que protège le Droit de libre opinion. D'ailleurs, c'est bien autre chose qu'une pensée. C'est d'abord une *passion*[6]. » Les grandes haines qui imprègnent l'histoire et la poussent vers l'horreur inéluctable et répétée sont avant tout des passions, et non des pensées. La haine des Noirs, la haine des juifs et les vieilles haines nationalistes[*], intenses et sanglantes, sont des formes de haine raciale. La haine des femmes et celle des homosexuels sont des formes de haine de sexe (liées à la sexualité ou à la classe de sexe). La haine raciale et la haine de sexe sont

*. Remarquant la haute opinion qu'avaient les esclavagistes amérikains des travail-leurs irlandais, l'actrice britannique Fanny Kemble écrivait en 1839 : « Comment se fait-il qu'il ne vient jamais à l'idée de ces dénonciateurs emphatiques de la race nègre que les Irlandais sont tenus dans leur propre pays en aussi piètre estime que celle qu'ils portent à leurs esclaves... ? » Voir *Journal of a Residence on a Georgian Plantation in 1838-1839*, New York, New American Library, 1975, p. 129.

les obsessions érotiques de l'histoire de l'humanité : des passions, et non des pensées. « Si le juif n'existait pas, a aussi écrit Sartre, l'antisémite l'inventerait[7]. » Le porteur de la passion a besoin d'une victime : il la crée ; la victime est une occasion de se laisser aller à sa passion. Une passion en côtoie une autre, la recouvre, s'y enfouit, l'enveloppe, s'y greffe ; les configurations de l'oppression apparaissent.

Dans l'histoire patriarcale, une passion est nécessairement constante et fondamentale : la haine des femmes. Les autres passions mutent. Le racisme est une passion continue, mais la ou les races violentées changent sur la mappemonde et d'une époque à l'autre. Les États-Unis sont bâtis sur une haine des Noirs. En Europe de l'Ouest, c'est le juif qui est la cible principale. Cela n'empêche pas le Noir d'être haï par ceux qui haïssent d'abord les juifs, ou le juif d'être haï par ceux qui haïssent d'abord les Noirs. Cela signifie plutôt que l'un, et non l'autre, incarne pour la culture dominante la catégorie inférieure, les êtres méprisés, jetables. L'homosexualité est valorisée et honorée dans certaines sociétés, et abhorrée dans d'autres. Dans les sociétés où la haine de l'homosexualité a pris racine, la peur de l'homosexualité constitue un outil terriblement puissant de manipulation et de contrôle social des hommes : elle dresse l'un contre l'autre des groupes d'hommes – dont tous conviennent qu'ils doivent *être des hommes*, supérieurs aux femmes et meilleurs qu'elles – rivalisant dans la quête futile d'une masculinité au-dessus de tout soupçon. La haine de l'homosexualité favorise d'étonnantes variétés de chantage social et de conflits entre hommes. Dans le racisme, l'homme du groupe racialement avili subit l'un ou l'autre de deux stéréotypes sexuels. Il est soit le violeur – l'animal sexuel à la virilité intense et au membre énorme et puissant –, soit désexualisé au sens de démasculinisé. On peut alors le tenir pour castré (dévirilisé) ou l'associer à une homosexualité avilissante (féminisante) et

vions une semence de notre père. » (Genèse 19 :31-32) Deux nuits de suite, chacune eut un rapport sexuel avec son père ivre, et toutes deux devinrent enceintes. Elles eurent toutes deux un fils, une bénédiction, et chacun de ces fils devint le père de tout un peuple, une bénédiction.

Il est clair que les gens de Sodome voulaient du mal aux étrangers. La nature de ce mal est moins claire. La revendication de la foule de faire sortir les étrangers « afin que nous les connaissions » est sexuelle, parce que c'est habituellement le sens du mot « connaître » dans la langue biblique. La tentative de Lot de substituer aux hommes ses filles vierges suggère que la foule aurait violé les hommes. Il est impossible de savoir si les femmes parmi la foule n'étaient que des curieuses ou cherchaient à perpétrer d'autres formes de violence : pourtant la menace adressée aux hommes ne semble pas seulement sexuelle ; elle semble impliquer l'agression sexuelle par des hommes, des coups, la mutilation et le meurtre. Le caractère mixte de la foule, tout comme l'agression des visiteurs mâles, est un indice de la détérioration du pouvoir de classe des hommes ; les règles qui permettent aux hommes en tant que classe de continuer à exercer le pouvoir sur les femmes comme groupe sexuellement et socialement assujetti se sont complètement effondrées ; voilà la véritable destruction de la cité. Sodome n'est certainement pas détruite à cause de la transgression d'un interdit sexuel en ce qui a trait à l'homosexualité. Les filles qui soûlent leur père pour avoir des rapports sexuels avec lui et porter ses enfants enfreignent également des lois : pourtant, elles sont bénies. Le récit n'enseigne pas que l'agression homosexuelle suggérée est pire que l'inceste avéré parce que l'une est homosexuelle et l'autre, hétérosexuel : les lois contre l'inceste figurent en première place dans le Lévitique et sont répétées ou invoquées ailleurs dans l'Ancien Testament. Ce qui est enseigné, c'est que lorsque les hommes ne sont pas à l'abri des autres hommes – une sécurité

> Alors Lot sortit vers eux à la porte, et il ferma la porte après lui,
>
> Et il leur dit : Je vous prie, frères, n'agissez pas si perfidement.
>
> Voici, j'ai deux filles, qui n'ont pas connu d'homme ; laissez-moi, je vous prie, vous les amener, et vous leur ferez ce qui est bon à vos yeux ; seulement ne faites rien à ces hommes, car c'est pourquoi ils sont venus à l'ombre de mon toit. (Genèse 19 :4-8)

La foule, « depuis le jeune homme jusqu'au vieillard, tout le peuple de chaque quartier », attaqua ; les anges, qui avaient l'apparence d'hommes, tirèrent Lot dans la maison pour le sauver et « ils frappèrent d'aveuglement les hommes qui étaient à la porte de la maison depuis le plus petit jusqu'au plus grand ; de sorte qu'ils se lassèrent à chercher la porte ». (Genèse 19 :11) Les anges dirent à Lot de quitter Sodome parce qu'ils allaient détruire la ville. Lot en informa ses gendres, mais ceux-ci refusèrent de le croire. Le matin, les anges dirent à Lot de partir avec sa femme et ses deux filles non mariées ; comme il tardait, les anges transportèrent Lot et les femmes à l'extérieur de la ville. Dieu dit à Lot de se sauver dans la montagne sans se retourner. Lot plaida, demandant s'il pouvait se rendre dans une ville proche ; Dieu dit qu'il épargnerait cette ville pour lui : « Alors le Seigneur fit pleuvoir du ciel sur Sodome et sur Gomorrhe du soufre et du feu, de la part du Seigneur. Et il détruisit ces villes et toute la plaine, et tous les habitants des villes, et ce qui poussait sur le sol. » (Genèse 19 :24-25) Dieu se souvint de Lot et l'épargna, et durant la vague de destruction des villes, Dieu envoya Lot dans les montagnes où il vécut avec ses deux filles : « Et l'aînée dit à la plus jeune : Notre père est vieux, et il n'y a pas d'homme sur la terre pour venir vers nous, selon la coutume de toute la terre. Viens, faisons boire du vin à notre père, et couchons avec lui, afin que nous conser-

avilie (non martiale). C'est le rapport de la classe dominante à la masculinité qui détermine si les hommes du groupe racialement méprisé seront associés au viol ou à la castration/homosexualité. Si le groupe dominant fait de l'homme racialement méprisé un violeur, cela donne aux hommes dominants, par contraste, une image d'efféminés ; c'est sur eux, moins virils, que pèsera le soupçon d'homosexualité. On les verra alors gravir l'échelle de la masculinité en tuant ou en mutilant ceux qu'ils perçoivent comme racialement inférieurs mais sexuellement supérieurs. Les Nazis éprouvaient une obsession patente de la masculinité. C'était le juif qui la leur avait volée, en s'emparant des femmes qu'ils auraient dû avoir. Hitler a écrit dans *Mein Kampf* :

> Le jeune juif aux cheveux noirs épie, pendant des heures, le visage illuminé d'une joie satanique, la jeune fille inconsciente du danger qu'il souille de son sang et ravit ainsi au peuple dont elle sort[8].

Les hommes allemands, dévirilisés par leur histoire récente (la Première Guerre mondiale) et par une foule de déficiences sociales et psychologiques illustrées par leur leader, ont trouvé une forme sauvage de rédemption : l'annihilation d'une catégorie raciale d'hommes perçus comme plus masculins qu'eux* – ce qui, dans ce contexte, signifie plus animal, moins humain, le violeur animal plutôt que l'époux humain. Cette annihilation a été un acte de cannibalisme de masse par lequel un groupe d'hommes, en manque de masculinité, l'ont tirée d'un amoncellement de cadavres et dans le massacre lui-même.

Aux Etats-Unis, l'homme noir n'a été caractérisé comme un vio-

*. La perception raciste de la juive comme « prostituée, sauvage, débauchée, l'antithèse sensuelle de la femme aryenne, qui était blonde et pure » (voir Andrea Dworkin, *Pornography : Men Possessing Women*, New York, Perigee, 1981, p. 147) exacerbait également la conviction selon laquelle les hommes racialement supérieurs n'étaient pas suffisamment virils ; elle les provoquait sans cesse par son érotisme sauvage, mais ils ne pouvaient ni la dompter ni la satisfaire – ils ne pouvaient étancher leur soif de ce qu'elle représentait à leurs yeux.

leur qu'après la fin de l'ère esclavagiste. Auparavant, son statut de possession servait à déviriliser son image. Son avilissement était celui d'un homme symboliquement castré : une mule, une bête de somme. (Son utilisation comme étalon pour imprégner des esclaves noires en vue d'accroître le cheptel du maître blanc ne contredit pas cette analyse.) Vis-à-vis de l'homme blanc, il était dévirilisé ; vis-à-vis de la femme blanche, également [†]. À l'aube de la Reconstruction du Sud, en mai 1866, un Frederick Douglass relativement optimiste écrivait que, même s'il lui arrivait de craindre un massacre génocidaire des Noirs par les Blancs, les avancées des anciens esclaves dans « les activités industrielles et leur acquisition de richesse et d'instruction[9] » mèneraient finalement à ce que les Blancs les acceptent. Il pressentait toutefois un danger au cœur d'une telle réussite, car

> [...] les personnes de race blanche ne tolèrent pas facilement la présence parmi elles d'une race plus prospère que la leur. Le Nègre comme pauvre créature ignorante ne contredit pas la fierté raciale de la race blanche. Il est pour celle-ci davantage une source d'amusement qu'un objet de ressentiment. Mais une résistance pernicieuse croît à mesure qu'il s'approche du niveau occupé par la race blanche ; et pourtant, je crois que cette résistance cédera graduellement avec la richesse, l'instruction et la haute tenue morale[10].

Dès 1894, une multitude d'hommes noirs avaient été assassinés, lynchés et battus ; la violence collective à l'égard des hommes noirs était frénétique et courante. « Pas une brise ne nous arrive des anciens États rebelles qui n'est entachée et chargée de sang nègre[11] »,

†. Le viol, l'imprégnation et le fouet des esclaves noires, femmes et fillettes, réaffirmait leur identité de genre : loin de contredire l'utilisation convenue des femmes dans le sexe, leur esclavage l'intensifiait. L'esclavage dévirilisait un homme, mais avait pour effet de « sexer » la femme, la livrant encore davantage au sexe et au sadisme. Sa domination sexuelle par l'homme blanc, l'usage sans réserve qu'il faisait d'elle assurait à la masculinité de l'homme blanc du Sud son caractère suprême et irréfutable.

est essentiel pour le pouvoir mâle (celui des hommes en tant que classe) de protéger les hommes de la convoitise sexuelle des autres hommes – de protéger les hommes du sexe forcé en leur substituant des femmes. Aucun distinguo juridique n'empêche alors de protéger les hommes d'une agression homosexuelle par d'autres hommes (dans le récit de Sodome, il s'agit d'un viol collectif homosexuel). Le cas de Sodome sert à démontrer qu'en cas d'échec total de la simple stratégie mécanique de substituer des femmes aux hommes comme cibles du sexe non consensuel, une société patriarcale sera détruite. C'est la décision de Dieu ; c'est ce que décrit l'Ancien Testament : et c'est une évaluation exacte de l'importance de maintenir les femmes dans le rôle d'objets du sexe forcé afin que les hommes n'y soient pas soumis et n'aient pas à le craindre.

Le récit de Sodome et Gomorrhe débute par une conversation entre Dieu et Abraham. Dieu dit que « parce que le cri contre Sodome et Gomorrhe est grand, et que leur péché est très grave, je descendrai maintenant et verrai s'ils ont fait tout à fait selon le cri qui est venu jusqu'à moi ; et sinon, je le saurai ». (Genèse 18 :20-21) Abraham demande à Dieu s'il détruira Sodome même s'il s'y trouve cinquante hommes justes. Dieu promet que s'il s'en trouve cinquante, il épargnera la ville. Un peu plus tard, Abraham amène Dieu à promettre : « Je ne la détruirai pas à cause de ces dix. » (Genèse 18 :32) Deux anges se rendent à Sodome, où Lot se prosterne devant eux et leur offre l'hospitalité : la sécurité dans sa maison, un bain pour leurs pieds, du pain sans levain.

> Mais avant qu'ils se couchent, les hommes de la ville, *et même* les hommes de Sodome, entourèrent la maison, depuis le jeune homme jusqu'au vieillard, tout le peuple de chaque quartier ;
>
> Et ils appelaient Lot, et lui dirent : Où sont les hommes qui sont venus chez toi cette nuit ? Amène-les-nous, afin que nous les connaissions.

l'absence de répugnance strictement sexuelle des Hébreux pour cet acte, ce qui étonnera sans doute les lecteurs modernes :

> Dans le cas d'un homme qui couche avec un homme ou qui amène un homme à avoir un lien avec lui, une fois le contact sexuel amorcé, la règle est la suivante : Si tous deux sont d'âge adulte, ils sont punissables par lapidation, puisqu'il est dit : *Tu ne coucheras pas avec un homme* (Lévitique 18 :22), c.-à-d. qu'il soit le participant actif ou passif à l'acte. S'il est mineur et âgé d'au moins neuf ans plus un jour, l'adulte qui a un lien avec lui est punissable par lapidation, tandis que le mineur est exonéré. *Si le mineur a neuf ans ou moins, les deux sont exonérés.* Il incombe cependant au tribunal de faire fouetter l'adulte pour désobéissance, dans la mesure où il a couché avec un homme, même si celui-d avait moins que neuf ans[13]. (N.D.T. : C'est Dworkin qui souligne.)

Les Hébreux tenaient à perpétuer la domination masculine. Avant l'âge de neuf ans, un enfant de sexe masculin n'avait pas le statut d'homme. Un rapport sexuel avec cet enfant ne comptait donc pas comme un acte homosexuel. Maïmonide prend la peine de rappeler au tribunal que l'enfant est mâle, même s'il ne l'est pas suffisamment pour mériter la véritable protection qu'est la dissuasion par la peine capitale – c'était la fonction de la peine capitale dans la loi hébraïque. En pratique, les critères régissant les jugements de culpabilité étaient si stricts qu'il est peu probable que la peine capitale ait pu être invoquée dans le cas d'actes sexuels consensuels et privés, quels qu'ils soient. C'était l'intrusion du sexe dans l'ensemble de la société qui préoccupait les Hébreux. De toute façon, un enfant mâle de moins de neuf ans ne méritait pas cette protection, parce qu'il ne faisait pas encore partie de la classe dominante des hommes.

De façon similaire, le récit de Sodome et Gomorrhe montre qu'il

écrivit Douglass dans un pamphlet publié en 1894, « Why Is The Negro Lynched ? ». Les sudistes blancs, privés de leurs esclaves dévirilisés, avaient trouvé une justification à leur haine raciste : l'homme noir violait – du fait de sa nature raciale – les femmes blanches. « C'est une accusation d'origine récente », écrivait avec raison Douglass, « une accusation jamais portée auparavant ; une accusation jamais entendue au temps de l'esclavage ou à aucune autre époque de notre histoire[12]. » La fin de l'esclavage dévirilisait les propriétaires blancs. Les anciens esclaves leur rappelaient constamment cette masculinité perdue, ce pouvoir perdu. Il avait disparu, quelqu'un l'avait pris. Les Blancs s'étaient trouvés humiliés d'avoir perdu la guerre et leurs esclaves (ceux qui n'en avaient pas possédé étaient aussi humiliés par leur perte). Les Blancs créèrent le violeur noir comme image-miroir de ce qu'ils avaient perdu : le droit au viol systématique des femmes de l'autre race. Ils créèrent le violeur noir pour justifier la persécution et l'assassinat des hommes noirs, et la castration, au sens propre, d'individus servit de substitut à leur castration symbolique de l'ensemble du groupe dominé durant l'esclavage, fondement de leur sentiment de pouvoir mâle, base matérielle de leur pouvoir mâle. Le viol a traditionnellement été considéré comme un délit de vol : le vol d'une femme à l'homme à qui elle appartient de plein droit, comme épouse ou comme fille. Le violeur noir fut accusé de vol, mais ce qu'il volait n'était pas la femme blanche, c'était la masculinité du maître. Le crime n'avait rien à voir avec les femmes – ce n'est d'ailleurs presque jamais le cas. Les hommes blancs, dévirilisés, accusèrent l'homme noir de les avoir violés ; la femme blanche fut utilisée comme figure de paille, zone tampon, porteuse symbolique du sexe, transmettrice du sexuel d'homme à homme * – c'est presque toujours le cas.

*. Strindberg a écrit dans son journal intime, quand sa troisième femme l'a quitté : « J'ai la sensation d'entrer, par son intermédiaire, en relations interdites avec des hommes [...] Cela me tourmente. J'ai toujours eu horreur des contacts avec les gens de mon sexe. Jusqu'au point d'avoir rompu des liens d'amitié quand du côté de l'ami, cette amitié prenait un caractère visqueux,

Quant aux hommes juifs, ils ont subi plus d'une forme de cette torture homophobe. Comme les juifs étaient réputés avoir tué le Christ, les chrétiens-censés-tendre-l'autre-joue pouvaient difficilement leur retirer la masculinité : tuer Dieu est un acte viril. Pourtant, c'est exactement ce que firent les premiers chrétiens : dans l'Épître aux Romains, Paul met dans le même sac les homosexuels et les juifs, de façon propagandiste et hautement évocatrice. Mais que s'est-il donc passé ?

Il existe des lesbiennes et des homosexuels, et la relation juridique des juifs avec Dieu s'étiole. Paul désigne explicitement les lesbiennes comme illustration des conséquences sociales du péché : les femmes sont devenues dénaturées ; elles ne se soumettent plus sexuellement aux hommes. Les hommes ne font pas que baiser entre eux ; ils sont si peu virils qu'ils laissent les femmes les unes aux autres. Le fait de nommer les lesbiennes offre un cadre de référence qui permet de jauger la perte de masculinité inhérente aux actes contre nature des hommes. Ces actes donnent l'impression de réduire la polarité des sexes. (En revanche, dans une société qui admire l'homosexualité masculine, la Grèce antique par exemple, les mêmes actes ont pour effet de valoriser cette polarité en glorifiant la virilité ; ils renforcent donc la suprématie masculine.) Voilà pourquoi, dans l'Épître aux Romains, Paul pose que les homosexuels – et il nomme d'abord les lesbiennes – sont remplis de malice et méritent la mort, et il poursuit en blâmant l'échec des juifs et de la loi juive pour tout ce qu'il y a de plus odieux dans le monde, en premier lieu, l'homosexualité :

> Et comme Ésaïe avait dit auparavant : Si le Seigneur des Sabaoth ne nous avait laissé une semence, nous serions devenus comme Sodome, et nous aurions été semblables à Go-

semblable à de l'amour. » (*Le Journal* occulte, trad. Jacques Naville, Paris, Mercure de France, 1971, p. 53) Il cite également Schopenhauer : « À travers ma femme, mes pensées sont attirées dans la sphère sexuelle d'un inconnu. Elle me rend pervers, d'une certaine manière, indirectement et contre mon gré. » (*Ibid.*, p. 49)

entre hommes était synonyme de troubles, d'affrontements larvés, de guerres. Perpétuellement en guerre contre d'autres tribus, les juifs ne pouvaient se permettre des affrontements internes *. Et dès le début, dès leur sortie d'Éden, les juifs découvrirent l'anarchie destructrice du fratricide : Caïn et Abel, Jacob et Ésaü, Joseph et ses frères – autant de récits tragiques de frères déchirés par un conflit jaloux au sujet de la bénédiction qui choisissait les bien-aimés, et ces luttes eurent d'énormes séquelles historiques pour les juifs. Les patriarches ont compris que de véritables rapports sexuels charnels auraient empiré les choses plutôt que de les améliorer, auraient intensifié le conflit. Les actes sexuels pratiqués entre hommes menaçaient l'harmonie sociale dont dépendait le pouvoir des hommes, une harmonie déjà fragilisée par le genre de convoitise sexuelle que produit la domination masculine : le désir d'imposer le sexe. Diriger cette convoitise vers les femmes, et tenter de déterminer lesquelles par des règlements, assigna ce désir au service de la domination masculine, et non contre elle, pour éviter qu'elle ne cède sous son propre poids sexuel. En fait, dans le système des Hébreux, l'adultère et certaines autres transgressions sexuelles du pacte familial étaient perçues comme tout aussi graves que l'homosexualité masculine. On ne trouve pas de répudiation particulière de l'homosexualité masculine dans les préceptes du Lévitique ; pas de punition exceptionnelle non plus, même si la punition est la mort. On ne remarque aucune caractérisation particulière de celui qui commet cet acte : il n'est pas différent, en genre ou en degré, de ceux qui transgressent d'autres interdits sexuels et sont jugés mériter la mort par lapidation.

L'explication que donne Maïmonide de cette loi révèle et souligne cette absence d'attribution dans le Lévitique d'une signification particulière à l'interdit de l'homosexualité masculine et

*. Une société martiale plus complexe, comme celle que devinrent les Hébreux, pouvait montrer plus de tolérance sociale à l'endroit des liaisons homosexuelles, ce que firent apparemment les Hébreux. Voir plus loin, la discussion du cas de David et de Jonathan, p. 135-136.

soi ; il ne tient certainement pas à la violence à l'égard des femmes. Le crime odieux est de commettre un acte sexuel qui va exacerber un conflit sexuel masculin et susciter entre les hommes de la tribu un antagonisme sexuel aux dommages irréparables. Pour les Hébreux, la transgression sexuelle méritant la mort était celle qui, pratiquée à grande échelle, risquait d'entraîner l'érosion du pouvoir des hommes en tant que classe en provoquant une guerre sexuelle au sein de leur classe. La subordination des femmes servait à maintenir la cohésion sociale masculine. La régulation de cette subordination par une régulation des comportements sexuels masculins était une solution simple et éminemment pratique : les hommes étaient appelés à sacrifier une certaine quantité de plaisir afin de conserver le pouvoir. L'inceste avec une sœur n'induisait pas de conflit entre hommes comme pouvait le faire le coït avec une belle-fille ou avec l'épouse du père. Voilà pourquoi la punition n'était pas la mort par lapidation. Les interdits relatifs aux pratiques sexuelles inscrits au Lévitique sont tous astucieux et pragmatiques à cet égard. Tous ces interdits poursuivent l'objectif de la domination masculine dans la tribu patriarcale et contribuent à la stabilité du pouvoir masculin. C'est également vrai de l'interdit, souvent cité, visant l'homosexualité masculine : « Tu ne coucheras pas avec un homme, comme on couche avec une femme ; c'est une abomination. » (Lévitique 18 :22) Cela signifie simplement qu'il est répugnant de faire à d'autres hommes ce que les hommes font habituellement, fièrement et de façon virile, aux femmes : les utiliser comme des objets inanimés, vides, concaves ; les baiser jusqu'à la soumission ; les subordonner par le sexe. L'abomination tient au sens de l'acte : dans un régime fondé sur la suprématie masculine, les hommes ne peuvent simultanément être utilisés « comme des femmes » et demeurer puissants parce qu'ils sont des hommes. L'abomination tient également, et peut-être surtout, aux conséquences de cet acte dans une société tribale rigoureusement patriarcale : la rivalité sexuelle

> morrhe.
>
> Que dirons-nous donc ? Que les Gentils, qui ne poursuivaient pas la droiture, sont parvenus à la droiture, la droiture, dis-je, qui est de la foi.
>
> Mais Israël, qui poursuivait la loi de droiture, n'est pas parvenu à cette loi de droiture.
>
> (Romains 9 :29-31)

Le juif est même insidieusement assimilé au Grec, ce pédéraste de renommée universelle : « Car il n'y a point de différence entre le juif et le Grec, car le même Seigneur de tous, est riche envers tous ceux qui l'invoquent. » (Romains 10 :12)

Et puis, il y a la circoncision. Aux dires de Paul, elle n'est plus le signe d'une connexion virile avec Dieu. La dénonciation par Paul de la loi juive a pour conséquence d'efféminer virtuellement non seulement la loi – puisqu'elle est inefficace contre le péché – mais aussi le juif, dont la nature charnelle pourrait être réfrénée ou régie par elle. Dans sa répudiation de la loi juive, Paul semble parfois se vanter de son énergie sexuelle : « Car nous savons que la loi est spirituelle ; mais moi je suis charnel, vendu au péché. » (Romains 7 :14) Si l'antisémitisme a été si multiforme dans les soi-disant sociétés chrétiennes, c'est que les chrétiens, que leur foi ait été nominale ou passionnée, pouvaient exploiter l'image des juifs au titre de meurtriers du Christ (et de violeurs*) *et* au titre d'homosexuels déclarés ou clandestins (non virils, iniques, trompeurs, pleins de querelle et de malignité, contre nature ; des intellectuels associés à la loi abstraite, inefficace ; brillants comme les hommes qui connaissent la loi et sournois, comme le sont les hommes qui connaissent la loi ; impies parce qu'ils se livraient à des actes homosexuels, parce que les femmes les castraient ou les féminisaient en étant lesbiennes,

*. Le sadisme de ce déicide établit les bases permettant d'attribuer aux juifs les actes de cruauté les plus vils, teintés de sadisme sexuel : le massacre de bébés afin d'utiliser leur sang est une accusation qui, comme le viol, resurgit de façon cyclique.

et parce qu'ils toléraient socialement l'homosexualité). Paul comprit très tôt que son Dieu pacifiste, cloué à la croix dans un étalage exemplaire de passion sexuelle masochiste, devait offrir la masculinité aux convertis, faute de quoi la souffrance du Christ ne serait pas vendeuse. L'éclat sexuel de la passion ne pouvait dissimuler la féminité morbide du juif qui la vivait – de son plein gré, comme geste humain volontaire. Paul eut le génie de relier d'une part les juifs et la loi juive, présentés comme inefficaces et efféminés, et d'autre part les homosexuels, comme dénaturés, méritant la mort. Il eut le génie d'exploiter le Christ comme prototype du juif – il souffrait comme une femme, c'était sa passion, être pénétré jusqu'à une agonie d'extase –, puis de faire de sa résurrection le symbole d'une nature nouvelle, une nature chrétienne ; elle meurt, puis elle renaît. Le fils, né juif, méritait la mort – homosexuel comme le sont les juifs, efféminé comme le sont les juifs avec leur loi impuissante et leur masculinité chétive. Ressuscité, le fils a triomphé du père et de la mort. Ceux qui étaient comme lui, les chrétiens, ont partagé sa victoire, se sont rapprochés du vrai Dieu (celui qui a gagné) ; ils sont devenus plus masculins que ce juif mort sur la croix dans une agonie indicible, parce que le Christ ressuscité était plus masculin. Sans la résurrection, la crucifixion aurait laissé l'autorité religieuse patriarcale entre les mains des juifs et de leur Dieu. La résurrection a transformé les juifs de patriarches en mauviettes, sauf quand on a trouvé plus commode de les dépeindre en assassins du Christ. Le Dieu simple, cruel, relativement monotone des juifs pouvait difficilement rivaliser avec le tiercé divin du Père, du Fils et du Saint-Esprit – un père déclassé par son fils aux plans de l'affect, de l'émotion et de la bravoure, et dont le Saint-Esprit était, de manière pure et idéale, phallique et omnipénétrant. C'est Paul qui, sur Terre, institua les ramifications sociales de cette religion, centrée sur la révélation plutôt que sur la loi, à l'intention des juifs qui pourraient s'avérer suffisamment tordus pour s'accrocher à un dieu unique plutôt qu'à son triple usurpateur :

comme les homosexuels, leur dit-il, vous méritez la mort.

***

L'Ancien Testament ne contient rien de la fureur sanguinaire à l'égard des homosexuels et de l'homosexualité que l'on trouve dam le Nouveau Testament. On n'y lit aucune mention des lesbiennes. On suppose que les actes lesbiens font partie de « ce qui se fait dans le pays d'Égypte » et est prohibé dans le Lévitique. Aucune référence textuelle à Gomorrhe ne suggère que cette ville a été détruite à cause du lesbianisme, comme le veut une autre supposition. Ce n'est pas aux femmes que l'on ordonne : « Tu ne découvriras pas la nudité de ta sœur, fille de ton père ou fille de ta mère, soit qu'elle soit née dans la maison ou née hors de la maison. » (Lévitique 18 :9) Tous les interdits sexuels du Lévitique, y compris la prohibition de l'homosexualité masculine, sont des règles visant à assurer efficacement la domination d'un patriarche véritable, le père aîné d'une tribu de pères et de fils. Le contrôle de la sexualité masculine dans l'intérêt de la domination masculine – qui les hommes peuvent baiser, quand et comment – s'avère essentiel dans les sociétés tribales où l'autorité est exclusivement masculine. Les règles du Lévitique sont des canevas qui servent à limiter les conflits sexuels entre les hommes de la tribu. Le chapitre 18 du Lévitique définit et prohibe l'inceste de manière générale ; sont également interdits l'adultère, l'homosexualité masculine, le coït avec une femme pendant ses règles et le coït avec des animaux. Au chapitre 20 du Lévitique, la mort par lapidation est le châtiment édicté pour « tout homme qui maudira son père ou sa mère » (Lévitique 20 :9), pour ceux qui commettent l'adultère, pour l'homme qui couche avec la femme de son père ou avec sa belle-fille, pour l'homosexualité masculine, pour la bestialité. L'inceste avec une sœur ou le coït avec une femme qui a ses règles ne sont pas des crimes capitaux : la punition consiste à être banni. Le caractère odieux ne tient pas à l'acte en